



Ha 179

Bb. 16.

0. 13



DEUX DISCOURS  
L'UN  
SUR LES  
DOUCEURS DE LA PAIX

L'AUTRE  
SUR LES PASSIONS EN GÉNÉRAL  
ET SUR L'AMOUR DE LA GLOIRE  
EN PARTICULIER.



A HALLE  
DE L'IMPRIMERIE DE CHRISTOPHLE PIERRE FRANCKE  
MDCCLXIII.

KÖN. PR. FR.  
UNIVERS.  
ZVHALLE



EPI TRE DÉDICATOIRE  
A MADAME  
MADAME LA COMTESSE  
DOUAI RIERE  
DE SCHWERIN-SCHWERINSBOURG  
NÉE D'ARNIM ETC. ETC.

MADAME,



*C'est à Vos soins, c'est à Vos exhortations, c'est encore plus à Votre exemple que je dois le gout que j'ai heureusement conçu pour les sciences. Ce n'est donc qu'à Vous, MADAME, que je peux consa-*

consacrer les prémices de mes occupations  
littéraires.

Si mon mince travail n'a pas l'honneur  
de mériter Votre approbation, j'espère du  
moins que l'hommage que je Vous en fais,  
ne Vous sera pas tout à fait désagréable,  
puisqu'il doit Vous parler en faveur de mes  
sentiments.

Je suis avec la plus respectueuse soumission,

MADAME,

Votre très humble Serviteur et très  
obeissant Fils

H. B. D. COMTE DE SCHWERIN.





DISCOURS  
SUR LES  
DOUCEURS DE LA PAIX

prononcé à Halle le 13 Juillet 1762.



*Messieurs!*

Dans ce jour consacré à la joie, où nos Muses trop longtemps retenues par la crainte, osent enfin se livrer aux transports de leur allégresse, je me trouve dans un état équivoque, qui, pour être très vivement senti, ne m'en est pas moins indéfinissable. On dirait que mon ame est devenue le siège de toutes les passions, et que les plus contraires se sont donné le mot pour la dominer tour à tour.

Vous m'avez choisi, Messieurs, pour servir d'Interprète à une partie des sentimens qu'inspire à l'Université la double paix du Roi avec les Cours de Pétersbourg et de Suède.

A

Lors-

## II

Lorsque, mettant toute autre considération à part, je ne m'occupe que de cette distinction flatteuse; Soudain je sens que la passion m'emporte: Un feu que je n'ose nommer divin, mais qui est tout extraordinaire vient aussitôt m'enflammer: Une foule de sentimens, trop agréables, pour n'être point confus, s'emparent de mon ame, et en remplissent toute la capacité. En un mot, je m'oublie; et dans cet oubli de moi même, ma vanité triomphe: elle s'élève des trophées; elle les fixe avec complaisance: elle n'en détourne la vuë qu'a regret.

Mais, que les choses changent de face, lorsque revenu de mon étourdissement, rendu à moi même, je les considère de sens froid!

A peine la réflexion paroît-elle que les prestiges de la passion se dissipent, ses illusions cessent, ses phantomes s'évanouissent. Le feu qu'elle avoit allumé s'éteint, je sens mon ardeur se rallentir, je vois que mon courage m'abandonne. Et comment, mon ame ne s'ouvreroit-elle pas à la crainte, quand je compare ma foiblesse avec le fardeau qu'on m'impose?

Je dois parler à une Assemblée de personnes éclairées, dont le gout fin et délicat ne pardonne pas même à la médiocrité. Mon discours doit être relatif aux circonstances; est il une matière plus digne d'exercer les plumes les plus habiles?

Peut-être pourrois-je espérer de réussir si je n'avois aucun des défauts que j'ai, se je possédois les qualités que je n'ai pas. Je pourrois l'espérer si à l'élégance de la diction je favois joindre l'art des périodes; si à des pensées, naturelles sans trivialité, je favois donner un tour noble, décent, poli. En un mot si j'avois à ma disposition ce qui fait admirer les Bossuets et les Fénelons, les Fontenelles et les Rousseaux. Mais à quoi dois-je m'attendre, moi, qui quoique admirateur de ces grands hommes, n'ai ni la force ni le courage de les imiter? Je ne peux y penser sans trembler.

Je

Je vous fais part de mes craintes, Messieurs, dans l'espérance que vous voudrés bien me rassurer. Vous avés un moïen sur de le faire : Sacrifiés le plaisir d'être mes juges à la gloire d'être mes protecteurs. Promettés de faire grace à ma jeunesse des fautes qu'on pourra me reprocher . . . . Mais vous m'en faites tacitement la promesse. Je crois lire dans vos yeux l'indulgence dont vous voulés user vis-à vis de moi. Je me ranime . . . Oui, Messieurs, c'en est fait. Je reprends ma première confiance; je n'écoute plus que mon devoir. Armé de la fierté même que m'inspire ma foiblesse, je vais essaïer de craïonner un léger tableau des douceurs de la paix.

Je me propose de prouver que la paix est le plus grand des biens, la guerre le plus grand des maux. Puis, cet objet rempli, je ramenerai mes idées à la paix que nous fétons, en tachant d'exprimer ceque doit sentir tout bon Patriote et ce que je sens, moi, en mon particulier.

### *Messieurs!*

Dire que la paix est le plus grand des biens, la guerre le plus grand des maux, ce n'est pas avancer une vérité nouvelle.

Ouvrés les Annales du monde, ou parcourés, pour vous instruire, la vaste étendue de notre globe. Des régions d'où nous vient la lumière, allés jusques à celles où le soleil lassé de sa course, va se reposer dans le sein de l'onde: vous ne trouverés aucune nation chez qui cette vérité n'ait passé en maxime; rarement trouverés Vous un particulier qui l'ait sincèrement révoquée en doute.

L'Amériquin sauvage parle, sur ce point, comme l'Européan civil, l'inconstant Afriquin, comme le mol Asiatique. En un mot, tous les peuples s'accordent; ils tiennent tous le même langage; il n'y a qu'une voix.

### III

Que, si, séduit par l'appas du paradoxe quelque esprit singulier s'est avisé de soutenir le contraire, Vous auriez tort Messieurs! d'y faire la moindre attention. Les vérités les plus constantes n'ont-elles pas trouvé partout des adversaires? Les hommes n'ont-ils pas épuisé successivement toutes les classes de l'absurde? D'ailleurs ces paralogismes, avancés avec effronterie, ont toujours été reçus avec mépris: le public les a toujours païés de son indignation.

Mais, si cette maxime est si bien établie, d'où vient, dira-t-on l'histoire n'est-elle qu'un tissu de guerres, de meurtres, de conspirations et d'assassinats? D'où vient qu'on l'a toujours démentie par une pratique toute opposée?

Si de pareilles questions prouvoient quelque chose, j'en proposerois, à ceux qui me les font, de bien plus embarrassantes.

Je leur demanderois à mon tour: L'Avare qui n'amasse que pour jouir, pourquoi amasse-t-il toujours sans jouir jamais? Le voluptueux qui fait combien l'usage immodéré des plaisirs peut être pernicieux, combien cuisantes sont les douleurs qui les suivent, combien cruel en est le repentir, pourquoi s'expose-t-il tous les jours à de nouveaux dangers pour satisfaire sa passion criminelle? Pourquoi le philosophe qui déclame sans cesse contre le vice et la volupté, devient-il souvent lui même un modèle de raffinement en matière de vice et de volupté? Enfin, pourquoi le Chrétien qui croit à l'immortalité de l'ame, qui, convaincu d'une vie à venir, redoute les peines de l'enfer, et soupire après les joies du Paradis, pourquoi vit-il comme s'il n'y croïoit pas, comme si tout devoit périr avec son corps?

On me répondroit, sans doute, que dans les hommes la théorie est toujours différente de la pratique, que le cœur n'est jamais d'accord avec l'esprit, que la contradiction semble être un appanage essentiel de l'humanité. Et cette réponse, très sensée, très-juste et très fondée je ne  
pour-

pourrois que l'adopter de bon cœur, puisque je peux l'opposer avec succès aux questions qu'on m'a faites.

Oui Messieurs cet être bizarre et trop ignoré qu'on appelle l'homme, cet être, passionné à la fois et raisonnable, aussi vif que lent, aussi inconséquent que solide, aussi timide que courageux, aussi doux et compatissant que fier et intraitable; cet être, en un mot, plein d'erreurs et de contradictions, malgré qu'il soit toujours en guerre, n'en reconnoit pas moins les douceurs de la paix; malgré qu'il se décide très légèrement à une levée de boucliers, il n'en craint pas moins les combats: enfin si l'ennui qui l'excède au sein de l'oïveté, peut lui faire trouver des appas dans le bruit des armes; ses moindres fatigues le font bientôt s'endormir après le repos.

Je n'avance rien ici qui ne puisse être aisément confirmé par l'histoire; cependant je ne veux point y avoir recours. Le travail pourroit me mener à des digressions et me faire perdre de vue mon objet principal. Et puis, ne vaut il pas mieux prouver ce que l'homme a du croire que ce qu'il a cru? ce qu'il a du penser, que ce qu'il a pensé en effet? Démontrons donc, qu'à moins d'être ou décidément fou, ou infiniment stupide, il n'a pu s'empêcher de regarder la paix comme un bien désirable, la guerre comme le fléau le plus terrible de l'humanité.

On n'exigera sans doute pas de moi, que, trop scrupuleusement fidèle aux règles de l'École, je commence par dire en style de logique ce que c'est que la paix ou la guerre, ce que signifient les termes de bien et de mal. Il n'est personne, je n'excepte pas même les esprits les plus bornés et les plus sensuels, il n'est personne qui n'ait de tout cela une idée très claire; et il n'en faut pas d'avantage pour saisir mes preuves. Comme je ne prétens surprendre l'assentiment de qui que ce soit, je n'aurai point recours aux subtilités et aux finesse de la dialectique. Toujours proportionnés à ma faiblesse, mes raisonnements n'auront

## VI

rien d'affecté, rien d'étudié, rien de recherché. La brièveté jointe à simplicité en fera tout le mérite.

Quand on jette un coup d'œil sur la face de la terre, on voit les hommes qui l'habitent former des peuples ou des peuplades, qui, séparés de langage, de loix, de mœurs, d'intérêt et de gloire, n'ont pas tardé à se distinguer par des caractères particuliers d'où a résulté l'esprit des nations. Cela n'a pas toujours été et n'a pas pu d'abord être. Il a fallu bien des révolutions pour amener les choses à ce point là. Dans l'enfance du monde, ce tems si orné et si embéli par l'imagination des poëtes, et qui nous en impose moins par ses beaux endroits que par le titre d'âge d'or dont il a été décoré, l'homme soumis à l'instinct, vivoit pour lui même, parfaitement libre et parfaitement indépendant. Qu'est-ce qui a pu le déterminer à renoncer à cet état de nature, pour se mettre sous l'empire des loix et de l'opinion? Il est aisé de découvrir qu'il n'a eu en vue que de vivre plus commodément, plus sûrement, plus tranquillement. En vivant isolé, il ne voioit nul jour à parer aux dangers que l'environnoient: En s'unissant il ne pouvoit manquer de les détourner. La vie sociale lui promettoit, entre autres choses, de mettre fin aux rigueurs d'un état, malheureux par sa trop licencieuse liberté, comme par la violence qui l'accompagnoit: elle lui promettoit mille autres douceurs. Pouvoit il balancer long-tems sur le parti à prendre? Non, vraiment. Son esprit ne fut pas si tot rempli de ces notions, qu'on le vit travailler à faire des associations particulières qui, rapprochées dans la suite, soit par force soit par intérêt, ont donné naissance aux divers Etats dont le monde est composé.

Si nous faisons servir ces principes à l'examen de notre question, nous n'aurions point de peine à parvenir à une décision sûre. Ils nous indiquent eux même la route que nous devons tenir, comme ils apprennent au politique à juger sagement de la bonne ou mauvaise constitution d'un Etat.

En

En effet, Messieurs, si le but de la société, tend à subvenir aux besoins de ses membres, à leur procurer plus de moyens de les remplir, à les laisser jouir plus commodément des biens de la vie, à les laisser vaquer plus tranquillement à leurs affaires; ne devons nous pas en conclure, que, sur le pié où sont aujourd'hui les choses, un Etat ne peut être heureux qu'autant qu'il est riche et qu'il peut jouir sans crainte de ses richesses?

Il en est de lui comme d'un simple particulier. Celui ci ne peut être heureux qu'en se voiant délivré des soucis rongeurs qui accompagnent la misère; il mesure sa bonne fortune à la facilité de contenter ses desirs.

De même un Etat n'est fortuné, qu'autant qu'il est considéré, il n'est considéré qu'autant qu'il est florissant, il n'est florissant qu'autant qu'il est dans l'opulence, et qu'il n'a point à redouter de revers.

Voions donc, si les richesses et la tranquillité ne sont pas l'effet de la paix, si la guerre n'est pas le principe destructeur de l'un et de l'autre; car, c'est à cela que se réduit la question.

Il ne faut point juger des richesses d'un Etat par l'éclat d'une capitale, par la magnificence de ses batimens, par le luxe de quelques particuliers; cet éclat n'est souvent qu'un faux brillant, cette magnificence un excès de vanité, ce luxe une preuve certaine des misères publiques. La vraie richesse d'une nation consiste dans le nombre de ses habitans, dans l'heureuse industrie qui les anime, dans le talent qu'ils ont de forcer la terre à des largesses, dans l'art de se préparer des récompenses sûres, en préparant toutes ses productions à tous les usages qu'on peut en faire.

Or, je le demande, tout cela ne disparoit-il pas pendant la guerre?

Ne craignés point, Messieurs, que pour le prouver, j'aïlle vous faire la liste des tristes victimes qu'on immole tous les jours autour des

Dra-

## VIII

Drapeaux. Ne craignés point que je représente à votre imagination des villes détruites, des chateaux renversés, des temples profanés, des campagnes désertes, des Mères eplorées, des Epouses désespérées, de chastes vierges incofolables d'avoir perdu les objets trop chéris de leurs tendres amours.

J'épargne à votre sensibilité la vue trop désagréable d'un si tragique spectacle. Il est d'autres changemens causés par la guerre dans toutes les parties d'un Etat, changemens qui, pour être moins horribles en apparence, n'en sont pourtant pas moins sensibles. C'est de ceux ci que je vais Vous donner quelques échantillons.

Examine-t-on la Campagne? on voit qu'elle la prive chaque jour de ses plus utiles bras. La jeunesse, qui sous les yeux des Vieillards, y travaille à fournir aux Villes les choses de première nécessité, se voit exposée sans relaches aux poursuites d'indignes racleurs, ou elle est enlevée de force à ses bœufs, et à sa charue. La terre est presque laissée sans culture; elle ne produit presque plus rien.

Examine-t-on les Villes? On n'y voit que découragement. Le commerce y est gêné, les mains qu'on emploioit si utilement aux fabriques et aux manufactures, sont forcées de manier le fabre et la halbarde; Les sciences et les arts sont oubliés; l'industrie s'éteint.

Examine-t-on le Corps total de la Nation? On s'apperçoit que tous les Etats vont se confondre dans le Militaire; que les moïens d'acquérir diminuent, que l'indigence augmente, qu'elle s'étend même jusqu'à ceux dont la fortune étoit auparavant aisée. Cependant les dépenses sont plus fortes que jamais. Le Trésor public s'épuise, et pour fournir aux fraix immenses qu'exige la guerre la moins couteuse, on est forcé de recourir aux moïens les plus violens. Ou ce sont de nouveaux droits, de nouvelles taxes, de nouvelles impositions; ou bien des expédiens de Finance plus onéreux encore que les plus grosses contribu-



tributions. En un mot, on pressure le sujet; on en exprime la plus pure substance; et bientôt l'on ne voit plus, dans tout le Corps politique, que des mouvemens convulsifs qui tendent à la dissolution.

Tel un malade, pour qui les remèdes ordinaires sont sans force et sans vertu. On veut le sauver, et l'on ne peut y réussir qu'à l'aide des cures les plus désespérées. On coupe, on taille, on ote. On le prive successivement de la plupart de ses membres, pour préserver le reste de la pourriture. A force d'opérations, on parvient enfin à lui conserver la vie; Mais quelle vie? une vie foible et languissante, une vie amère et douloureuse, une vie infiniment au dessous de la plus cruelle mort. Car l'être ne peut se compter pour rien, lorsqu'il n'est point accompagné du bien être.

J'aurois ainsi prouvé que la guerre bouche la source des richesses, qu'elle traîne toujours l'indigence à sa suite, je vais maintenant prouver qu'elle est incompatible avec la tranquillité.

La tranquillité, quelque étendue ou quelque restriction qu'on donne à cette idée, ne sauroit aller sans la sûreté. L'on n'est point tranquille quand on craint; et ici le plus décidé Stoïcisme n'est pas impénétrable à la crainte.

Mais je dois considérer deux espèces de sûreté. L'une est fondée sur les mœurs et sur l'observation de sages Loix: c'est la sûreté intérieure; l'autre tire son origine de la forte persuasion où l'on est que nul ennemi ne peut nous nuire; c'est la sûreté extérieure. Or je dis que la guerre rend l'une et l'autre équivoque, si tant est, qu'elle ne les fasse pas disparaître entièrement. En voici la preuve.

Si la guerre n'impose pas tout à fait silence aux loix, il est du moins constant, qu'elle y produit toujours un relachement très sensible. Dans la vue de ménager des Citoyens, qui ne sont déjà que trop punis,

B

ou

ou par tel autre motif qu'on voudra, on cherche des tempéramens à leur sévérité, des adoucissements à leur rigueur. Et cette manière d'impunité ne peut qu'être très pernicieuse pour les mœurs, très funeste pour l'Etat.

En effet, dès qu'on cesse de faire étincéler le glaive de la vengeance aux yeux d'une multitude grossière uniquement gouvernée par l'impression des sens; elle se défait peu à peu de l'heureuse crainte qui la rendoit soumise à son devoir; elle lève le masque, elle ose se montrer vicieuse, et l'Etat se voit malheureusement exposé à la merci de ses déréglemens.

Ce n'est pas tout. La pauvreté et l'indigence que nous avons considéré comme des suites naturelles et nécessaires des calamités publiques, opèrent dans plusieurs sujets, ce qui n'est dans d'autres, que l'effet de l'inobservation des Loix.

Tel qui, dans une meilleure fortune, se fut toujours fait gloire de passer pour sectateur zélé de la plus rigide vertu, est forcé par la misère, à renoncer à cette noble ambition; et, pour obéir aux circonstances qui lui font la loi, il ne balance que foiblement à se déclarer pour la scélératesse.

Enfin, l'esprit de fierté et de violence qui fait le caractère dominant du Soldat, prend chaque jour de nouvelles forces, par les ménagemens dont on use envers lui. Il sent qu'il est nécessaire; il voit qu'on le regarde comme tel; il ne lui en faut pas d'avantage pour déployer son génie malfaisant. L'on diroit qu'il cherche à se venger sur ses concitoyens des dangers auxquels son état l'expose: Rien n'est à l'abri de ses vexations.

Ces raisons font suffisamment comprendre, qu'on cherche en vain la sûreté intérieure dans un Etat qui a quelque guerre à soutenir.

Que

Que dirons nous maintenant de la sûreté extérieure? Qu'elle est absolument nulle.

Sondés Vous, Messieurs, et voyés ce qui se passe en Vous même dans ces tems plus séreins, où toutes les apparences sont pour nous.

Ne sentiriez Vous pas quelque inquiétude secrète? quelque mouvement involontaire, qui tient encore fort près à la crainte? Tout me trompe, ou je crois pouvoir dire que Vous n'êtes point encore entièrement rassurés.

Mais quand Vous le seriez pour l'heure, rappelés Vous ces tristes instans, où les nombreuses cohortes de Vos ennemis Vous environnoient de toute part. Que d'allarmes cruelles dont Vous avés été les témoins! Que de douloureux soupirs Vous avés entendu pousser! Que de larmes Vous avés vu couler! Cependant, il s'en faut bien que Votre sort, ait été aussi rigoureux que celui d'une infinité d'autres Villes.

Dans Votre malheur Vous avés été assés heureux pour trouver dans la plupart des Chefs de ces troupes étrangères, une générosité de sentimens qui fait honneur à l'humanité.

Tant y a pourtant, que Vous avés passé par tous les degrés de la crainte, et si Vous voulés rechercher les raisons de Votre inquiétude, Vous pourrés toujours conclure de Vous au reste des hommes.

Oui, Messieurs, tels que Vous êtes à cet égard, tels sont aussi tous les Mortels. La Nature nous a donné un penchant invincible au bien être, et en vain prétendroit on se targuer, dans le danger, d'une vaine et fausse fermeté.

Mais ce danger est-il toujours bien décidé dans un tems de guerre? Certes il ne sauroit l'être d'avantage.

On doit le redouter, lors même que les choses paroissent être dans la plus riante situation.

## XII

Une faute presque imperceptible, le plus léger mécompte, un rien enfin suffit pour leur donner toute une autre face. Il suffit d'un moment pour détruire l'ouvrage de plusieurs Siècles, d'un instant pour anéantir les plus belles espérances. Aussi ne voit-on aucun homme qui ne confirme par sa pratique, ce que je tache de montrer dans la théorie.

De toutes les considérations que j'ai faites, il résulte évidemment que la guerre est le plus grand des maux. Et s'il falloit rassembler, sous un seul point de vue, les traits qui la caractérisent, je dirois que la passion la fait éclore, que la violence et la cruauté l'accompagnent, qu'elle mène toujours à sa suite l'indigence, l'observation des Loix et la corruption des mœurs. Opposons maintenant, à cette effrayante quoique très légère image, le tableau ravissant des Douceurs de la paix. Le Contraste ne servira qu'à en rendre les traits plus saillants.

Pour un homme qui pense, il n'est aucun spectacle ni plus touchant, ni plus magnifique, que celui d'un pais bien administré qui se trouve en pleine paix. De nombreux habitans en couvrent la surface, et s'estiment heureux de pouvoir faire goûter à une postérité nombreuse, les rares avantages dont ils jouissent. On diroit un Vaisseau qui vogue à pleines voiles sur une Onde paisible et tranquille. Tout l'équipage est dans la joie, chacun fait son devoir, et toutes les manœuvres s'exécutent avec autant de promptitude que de justesse. Le pilote assis au haut de son Gouvernail, n'est ni fatigué ni distrait. Il a les yeux à tout ce qui se passe; et comme il voit de loin les écueils, il n'a nulle peine à les éviter.

Sous un Prince vigilant et sage, rien ne manque à la Machine politique, ses ressorts sont toujours en jeu, rien ne peut ni accélérer ni retarder son mouvement, elle va toujours d'un pas égal et uniforme. Les Loix sont en vigueur, les désordres inévitablement punis, les abus promptement corrigés.

Par

Par sa présence et par ses largesses, il anime les talens, excite l'industrie, soutient les sciences, encourage les arts. Tous les Ordres de l'Etat s'aident sans se confondre, ils se soutiennent l'un l'autre par des efforts mutuels; et quoiqu'ils s'exécutent, chacun dans des parties différentes, l'esprit d'ordre qui règne partout, y répand l'harmonie la plus parfaite et le concert le plus admirable. En un mot, tout est dans la règle; rien ne se croise ni ne se traverse. Mais si l'on se plaît à considérer un si bel ensemble, on ne peut qu'être ravi du merveilleux coup d'œil qu'offre chacune de ses parties.

Allés de la Ville à la Campagne, et de la Campagne à la Ville, partout Vous rencontrerez des objets, dignes d'interresser Votre curiosité, et de fixer Votre attention.

Voies dans les Villes, la propreté, le gout, la magnificence: voies y une multitude active d'industriels habitans; une foule de Lettrés qui s'empressent à l'envi de bien mériter du public; un essain d'Etrangers, qui viennent de toute part, pour enrichir les uns et admirer les autres. Tout est en mouvement, mais personne n'est agité. On ne se dit point en tremblant, que tel Général vient d'être battu, que tel Siège vient d'être levé. La joie regne dans les Cercles; le plaisir dans les Coteries, et dans les Sociétés l'on n'entend parler que Science, Politique, Finance, ou Commerce.

Voulés Vous des beautés d'une autre espèce? quittés pour un moment le séjour bruiant de la Ville, et rendés Vous à celui de la franchise et de l'innocence. Voies, à la Campagne, de simples et naïfs Villageois, qui par un travail constant et opiniatre, préparent aux Villes une subsistance assurée. Considérés l'émail de leurs prairies, la verdure de leurs coteaux, la fertilité de leurs guerêts; Mais sur tout attachés Votre vue à ces nombreux troupeaux qui paissent en tranquillité, sous la garde de leurs pasteurs. Ecoutez les Concerts mélodieux qui se font entendre;

### XIII

les modulations ravissantes de mille voix indociles. Tytire couché à l'ombre des hêtres, fait retentir les bois du nom de la belle Amaryllis; Plus loin se découvre une troupe de bergers et de bergères qui dansent au doux son des Musettes. Voies comme ils s'entrelacent, et avec quelle agilité ils se déploient! Ces heureux ne cherchent que le plaisir, et ils goûtent la plus pure Volupté.

Tout cela, Messieurs, est l'ouvrage de la paix; et un ouvrage si parfait, dit assés quel cas l'on doit faire de la cause qui le produit. Mais je dois prévenir quelques objections.

Des Esprits acariatres et qui se font une gloire de résister aux vérités les plus sensibles, ne manqueront pas de me dire; que dans tout mon Discours, j'ai prouvé les inconvéniens d'une guerre malheureuse, mais que je me suis tu, sur les avantages réels d'une guerre conduite avec prudence et terminée avec succès. Ils me diront que je n'ai eu des yeux, que pour le mal, sans songer au bien qui peut en résulter. Ils me diront enfin, que, parlant trop généralement, il semble que je veuille faire le procès à toutes les guerres et condamner tous ceux qui les entreprennent.

Ces accusations sont trop importantes, pour ne pas m'attacher à y répondre. Voici ce que j'ai à dire. J'avoue que mes idées sont particulièrement appliquées à un país ouvert aux incursions de ses ennemis; mais elles sont, me semble, également applicables à ceux dont le sort est, en apparence, plus heureux. La différence n'est que du plus au moins.

La guerre la plus heureuse épuise toujours un Etat, et le met en danger de périr. Avec quelque avantage qu'on la commence, on n'est jamais sur de la finir sans revers. Et quand même un Conquérant tiendrait la victoire comme enchainée à son char, ne se détruit-il pas lui-même en détruisant ses ennemis? Encore un coup, on dépeuple son país, on laisse les terres presque incultes, on trouble le commerce. Les

Loix

Loix restent affoiblies et négligées, la corruption des mœurs suit l'inexécution des Loix. La jeunesse ne s'adonne plus aux Lettres. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les Troupes. Ces effets peuvent-ils être plus tristes?

Quand à la seconde objection, j'avoue encore que je n'ai fait mention que du mal; mais j'aurois également parlé du bien si j'avois pu l'y appercevoir. Ce n'est pas que je nie qu'il y en ait aucun. Mais un mal ne cesse pas d'être tel pour avoir produit quelque bien accidentel, ou pour n'être pas tout imperfection. J'appelle bien, tout ce qui cause du plaisir en excitant des sensations qu'on voudroit voir durer. J'appelle mal, tout ce qui cause de la douleur en produisant des sensations qu'on voudroit voir cesser. Or la guerre est, sans contredit, dans le dernier cas.

Qu'on ne me dise point, qu'en laissant les jeunes gens languir dans une paix continuelle, ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur; que l'on affoiblit ainsi les nations; que les courages s'amolissent; enfin que d'autres peuples belliqueux n'auront point de peine, à vaincre une nation trop adaptée au Système de la paix.

Qu'on ne me dise point non plus avec un philosophe moderne que la guerre porte toujours avec elle la compensation des maux qu'elle produit; qu'elle purge nos Villes d'une foule de mauvais sujets qui ne font bons qu'à se faire tuer; qu'elle force bien des libertins à devenir meilleurs, qu'elle prévient les inconvéniens d'une trop grande population; qu'elle occupe utilement une noblesse qui seroit d'ailleurs oisive, et pourroit devenir entreprenante, qu'elle empêche les dissensions Civiles; qu'elle enfante des prodiges de valeur, de grandeur d'ame, de patriotisme et de dévouement, prodiges qui resteroient ignorés sans elle. De tous ces effets là, les uns sont destitués de toute réalité, d'autres peuvent s'obtenir d'une façon plus aisée, plus sûre, moins dangereuse, et moins

## XVI

moins dispendieuse; enfin, il y en a qui sont tels, qu'on peut aisément se consoler de leur absence, si tant est, qu'on ne puisse se les procurer que par la guerre. Je remarque d'abord, que nous sommes bien éloignés d'avoir rien à craindre des inconvéniens d'une trop grande population. Le luxe, la mollesse, l'usage immodéré des plaisirs s'opposent assés à la multiplication de l'espèce; le besoin et les maladies déciment assés le genre humain, pour qu'on n'ait pas besoin de recourir à d'autres moïens.

Et où est le país qui ait à se plaindre du trop grand nombre de ses habitans? où est le sol assés ingrat pour n'en pas nourrir encore plus qu'il n'en a? N'y a-t-il pas dans tous les Etats des terres encore incultes, des champs non défrichés, des landes désertes? La futilité de cette raison est palpable.

Il y a plus de spécieux dans ce qu'on dit par rapport à la valeur: mais ce spécieux dispaeroit dès qu'on vient à l'analyser. Pour entretenir dans l'ame de la jeunesse, un courage capable des plus grandes actions il suffit de la rendre passionnée pour la gloire. Or, on peut en venir à bout par des voies bien différentes de celles de la guerre. N'a-t-on pas mille moïens de nourrir son émulation? Ne peut-on pas lui choisir des exercices, qui la rendent en même tems innocente, laborieuse, et docile? J'ai toujours cru que ce choix n'étoit pas si difficile à faire; et je ne faurois me persuader, que des jeunes gens, élevés dans l'austérité d'une bonne discipline, pussent devenir politiquement méchants ou vicieux. Tout, oui, tout dépend à cet égard d'une bonne Législation. N'est-il donc pas étonnant qu'on puisse proposer la guerre comme un préservatif de la corruption des mœurs? C'est donc en nous rendant cruels, qu'on veut nous rendre meilleurs! on veut nous donner des mœurs, en nous apprenant à commettre le meurtre de sens froid!

Je me dispense de parler des occupations qu'on doit donner à la Noblesse: mon suffrage, quoique d'aucun poids, pourroit paroître suspect dans



dans cette croustilleuse matière. Toujours est-il, qu'on ne regarde plus aujourd'hui la profession des armes, comme la seule compatible avec son état.

D'ailleurs je ne prétends pas insinuer, qu'il faille absolument rombre avec toute idée guerrière. Bien loin de là. Un Etat doit chercher, à se rendre le plus formidable que possible, afin d'en mieux imposer à tout Conquéran injuste, qui voudroit en troubler le repos. Pour cet effet, il doit toujours avoir de fortes armées sur pié, des magasins bien remplis, des Arsenaux fournis de tout l'attirail de la guerre. Il doit même se prescrire pour règle de soutenir toujours ses Voisins opprimés.

En s'y prenant ainsi, l'on ne manquera jamais d'occasions de donner à la Noblesse, des occupations conformes à son penchant, et l'on ne se privera pas tout à fait, de l'exemple séduisant des Vertus militaires.

Après ces réflexions, je pense n'avoir pas besoin de répondre directement, à la troisième objection qu'on me fait. L'on voit assés, que si je regarde la guerre comme un mal, je ne dis point qu'elle soit une injustice. Hélas! je sai trop, qu'elle est souvent nécessaire; et que cette triste nécessité l'autorise et la justifie. Je sai trop, que les circonstances sont souvent telles, qu'il vaut mieux en courir les hafards que de s'exposer à d'autres maux, qui, pour être moindres en grandeur, ne laissent pas d'être infiniment plus considérables, si l'on fait attention à leur durée.

Quand une nation se voit menacée d'un joug étranger, il est juste qu'elle fasse tous les efforts possibles pour décliner la servitude. Les calamités de la guerre ne sauroient durer toujours: les horreurs de l'esclavage peuvent n'avoir point de termes. Il vaut donc mieux, des douleurs d'un moment quoi'qu'aigues, que de légères douleurs qui devroient être éternelles.

Ici, Messieurs, je sens qu'il faut mettre fin à mes réflexions. La discrétion veut, que je n'abuse pas plus longtems de Votre patience.

C

Mais

## XVIII

Mais je ne faurois finir, sans rentrer pour un moment dans le sujet de nos réjouissances. La paix qui vient d'être rendue à un petit coin de notre patrie désolée, cette paix si désirable, et que nous avons tant désirée, exige de nous, sans contredit, un témoignage public de reconnaissance, envers celui qui nous a fait présent d'un si grand bien. Pourra-t-on Vous accuser d'avoir méconnu ce devoir? Ce seroit le comble de l'injustice.

Toutes Vos actions, toutes Vos démarches déposent en faveur de Vos sentimens. Que je serois heureux, Messieurs! que je serois content, si mes forces répondoient à mon courage, si ma foiblesse me permettoit d'en rendre la vivacité. Mais c'est un honneur auquel il me faut renoncer. Je vois, en effet, que je ne peux en venir à bout, qu'en faisant connoître ce que Vous pensés de ce bien faisant Monarque; c'est à dire en Vous en faisant l'éloge; et je sens, que je ne peux en parler, de façon à pouvoir mériter Vos suffrages.

Quoi? Ce modèle de tous les Rois, ce Prince incomparable, que le Ciel ne nous a donné, que pour mettre le comble à tous ses dons! Je porterois l'audace jusqu'à vouloir célébrer sa louange? Malgré qu'il soit très vrai que, pour le louer, l'on n'a qu'à le montrer tel qu'il est, ou raconter tout simplement ce qu'il a fait, je n'en suis pas moins dans l'impossibilité de l'entreprendre. C'est un Soleil dont les feux sont trop vifs, pour que ma vue n'en soit point éblouie. Je ne peux le fixer, sans que mon imagination en soit confondue.

Sages de la terre, qui osés instruire les Rois et qui avés le courage de mettre dans la balance, le prix des Souverains, nommés moi une qualité estimable, que Frédéric n'ait pas au plus éminent degré! Outre qu'il possède tous les brillants attributs d'un parfait Monarque, est-il une espèce de gloire qu'il ne partage? ou plutôt, ne possède-t-il pas en entier, toutes les espèces de gloire? Législateur habile, Capitaine consommé, aussi  
profond

profond philosophe que politique achevé, poète aussi sublime que Philosophe profond, peut-on l'envisager sans admiration? et peut-on l'admirer sans extase?

Pour moi, plus je le considère, plus je suis tenté de croire que ce n'est pas un simple homme.

Il m'enchanté également par la douceur de son caractère, par la délicatesse de son esprit, par la vaste étendue de sa science, et par ce choix toujours juste, qui lui fait discerner et chérir le mérite, qui le porte à l'animer, à l'aider, à le soutenir dans son effort.

Voies ce Héros, toujours actif, toujours occupé, toujours infatigable, concevoir les plus grands projets avec la plus grande facilité; ordonner, régler, diriger tout par lui même, et faire sortir du sein d'un secret impénétrable, ces chefs d'œuvre de prudence et de politique, qui étonnent l'univers et nous ravissent en admiration. Non il n'y a point d'homme semblable à lui, il n'y en eut jamais, il n'y en aura point par la suite.

Pour faire un Hercule, l'antiquité fabuleuse a prêté à un seul homme, les vertus et les hauts faits de trente héros différens; Le tems viendra, que la postérité, traitant de fabuleuse l'histoire de notre siècle, décomposera Frédéric le Grand pour en faire trente Hercules. Et j'irois exercer ma main et mon pinceau à en faire le portrait!

Je crois, Messieurs, que notre devoir est de l'admirer et de nous taire: ou, s'il faut absolument parler, nous devons nous contenter de faire pour lui tous les vœux.

Puissant Génie! qui veilles au bonheur de la Prusse, voi la tendresse des mouvemens qui nous agitent! prête une oreille favorable, aux vœux que nous t'adressons pour ton bien aimé. Ne cesse point, nous t'en conjurons par toi même, ne cesse point de veiller sur ce Roi, le Héros de tous les cœurs, l'amour et les délices de ses sujets. Conduit

le toujours à travers les dangers, auxquels sa valeur l'expose. Couvre le de ton immortelle Egyde, et dispose ses ennemis, à venir eux mêmes, joindre aux lauriers qu'il a cueillis, l'olivier qu'il leur a si souvent présenté.

Et Toi, Monarque incomparable! Frédéric l'Unique! Agrée les vœux de ta fidèle Université: agrée ceux que j'ose faire en mon particulier.

Je te les offre, Grand Roi! dans toute la simplicité de mon cœur; et c'est le seul Sacrifice que je puisse encore te faire.

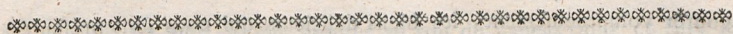
Je me suis défendu de te louer, non par un défaut de zèle, mais par la crainte de flétrir tes Lauriers, en osant y toucher.

Comment pourrais je manquer de zèle envers Toi? Le sort m'a fait naître, d'une famille que tu distinguas toujours, d'une famille encore plus fière de son attachement à Ton Auguste personne, que des graces dont tu l'as comblée.

J'ai devant les yeux l'exemple d'un Oncle qui est mort pour Toi, et qui bénissoit, en tombant, le destin qui le favorisoit ainsi: l'exemple d'un Frère qui n'aspire qu'à l'honneur de mourir à tes côtés, en combattant pour ta juste cause! . . . Aurois-je besoin de plus belles leçons de Fidélité? . . . J'ensens à mes transports, que leur sang coule dans mes veines: Je le sens encore, aux efforts que je fais, pour me rendre digne de Te servir. C'est à cela, que je borne toute mon ambition. Je ne prétens à aucune autre Gloire.

F I N.

DIS-



DISCOURS  
SUR LES  
PASSIONS EN GENERAL,  
ET SUR  
L'AMOUR DE LA GLOIRE EN PARTICULIER

*prononcé à Halle le 27 May 1763.*

**E**nfin, Messieurs, les vœux de l'Europe sont exaucés, les desirs de l'Allemagne sont remplis, ceux de notre chère patrie sont satisfaits.

Le Démon du trouble est rentré dans ses noirs cachots, chargé des malédictions de la terre; la bonne harmonie est heureusement rétablie; le repos nous est rendu. Qui l'eut dit? Au milieu des plus terribles préparatifs; au moment, où les esprits semblent s'échauffer; au moment, où des cœurs ulcérés ne paroissent respirer que vengeance; au moment, où un orage tout formé, va éclater sur l'Allemagne, où une nuit de maux va la couvrir; au moment enfin, où cette Mère affligée, pleure d'avance la mort d'une bonne partie de ses enfants; le Ciel s'ouvre: une voix divine se fait entendre; elle dit: La paix est faite. O imprévu changement! O mille fois plus heureuse Catastrophe! La paix est faite: c'est à dire, Messieurs, que notre imagination ne fera plus battue par le récit affreux des meurtres et du carnage; c'est à dire, que l'abondance va retourner dans les contrées, où régnoit la misère avec toutes ses horreurs; c'est à dire, que des cœurs rétrécis par la crainte, osent maintenant se dilater, s'ouvrir avec complaisance à la plus pure joie; c'est à dire enfin, que les atteliers de Mars sont fermés, que les foudres par Lui préparés pour la destruction, ne doivent plus servir qu'à faire entendre au loin, les bruits de l'allégresse, et que tranquilles sous nos figuiers, nous allons fa-

vourer voluptueusement, les biens délicieux qui nous sont présentés. Scène ravissante! brillante perspective! puissés Vous rester toujours ouvertes à notre vue! puissés Vous, en dépit du tems et de l'inconstance, ne cesser jamais, de faire le bonheur de ceux que Vous réjouissés!

On me demandera peut-être, quelles sont les causes d'une si belle révolution; car, en effet, on ne peut guères y réfléchir, qu'on ne se sente pressé par cette curiosité. La réponse à cette question n'a rien absolument d'embarrassant.

Je fais abstraction d'une cause première, dont l'efficace se manifeste partout, dont l'influence fait éclore tous les événemens; qui, toujours active, sans être jamais occupée, produit, règle, ordonne tout ce qui nous frappe.

Cette cause est hors de ma Sphère, son action m'est incompréhensible: je l'adore sans avoir la témérité de vouloir l'expliquer. Qui fait, si mon timide et respectueux silence n'en dira pas d'avantage, que le mystique et inintelligible langage de prétendus illuminés; de ces hommes, qui substituant leur folie à la sagesse de la divinité, osent se croire instruits de tous ses secrets, comme des moïens qu'elle emploie pour opérer ses merveilles? Je m'en tiens aux causes secondes, comme à celles dont la connoissance fait toute la science de l'homme; et la raison, de concert avec l'expérience, me dit que la sagesse éternelle, les a douées du degré d'activité et de force nécessaire, pour produire tout ce qui entre dans son plan. Or, quelles sont ici ces causes?

C'est sans contredit, la valeur de nos troupes, l'intrépidité de nos Généraux, la sagesse, la prudence, la fermeté héroïque, en un mot, cette étonnante multiplicité de vertus militaires et civiles, qui brillent avec tant d'éclat dans notre Monarque, et qui le mettent si fort au dessus des plus grands Rois de la terre.

Que

Que ne puis-je me monter au ton du panegyrique et faire le récit des actions incomparables qu'ont enfantées ses vertus! Ce seroit sans doute une occupation digne de cette fête, une occupation qui auroit pour moi les attraites les plus flatteurs. Mais hélas! ma bouche n'est point faite pour la trompète, et je ne pourrois rendre que des sons, peu dignes de cet immortel objet. Je suis donc forcé d'aviser à quelque expédient, qui m'aide à cacher mon impuissance, en me mettant en état de faire la tâche qui m'est donnée. J'espère Messieurs, pouvoir y réussir en Vous parlant de *l'amour de la gloire*.

Occupé que j'étois, à repasser, à part moi, des faits dont le souvenir éternel est gravé dans tous les cœurs, j'ai cru appercevoir, que cette passion des grandes âmes en étoit le principe; et cette considération, m'a déterminé à en faire la matière de mon Discours.

Afin d'y répandre plus de jour, je commencerai par quelques réflexions sur les passions en général. Si le fait répond à ma volonté, j'espère vous convaincre, que c'est à ces mouvemens de l'âme, et surtout au désir de la gloire, que nous devons tout ce qu'il y a de grand dans les actions des hommes, tout ce qu'il y a de sublime dans les sciences, tout ce qu'il y a de beau dans les arts.

Daignés Messieurs me soutenir par Votre indulgence; Daignés m'accorder une nouvelle preuve de la bonté, dont j'ai déjà eu l'occasion de sentir toute l'efficace.



Pour peu qu'on se soit occupé de la plus difficile de toutes les études, j'entens celle de l'homme et du cœur humain, on n'aura pas manqué d'y trouver comme dans la matière, une force d'inertie, qui le fait graviter vers le repos, qui lui inspire une aversion souveraine pour tout ce qui est capable de le troubler, qui enfin, lui fait envisager la paresse

### XXIII

resse comme un bien exquis, dont la possession est délicieuse, et la perte presque irréparable. S'il n'obéissoit qu'aux Loix de cette force, l'homme seroit sans contredit, l'animal le plus uniforme, et peut-être le plus sot qui soit sorti des mains de la nature. Mais, à coté de cette première force, il en est une autre dont il éprouve fréquemment les effets; une force vive et mouvante, qui tend à l'arracher aux délices de l'inaction et qui, par son opposition continuelle à l'inertie, opère une partie des contradictions, auxquelles nous le voyons sans cesse exposé. Chacun peut faire l'expérience de ces deux forces, et se convaincre par lui même de leur réalité.

Considérez un enfant, qui vient de quitter le lieu, ou la sage nature a pris soin, pendant neuf mois, de son premier développement. Je le suppose dans ces momens, où le besoin et la douleur n'exercent point leur despotisme sur ses foibles organes. Que pensez Vous qu'il offre à Votre oeil curieux? Un animal aussi foible que léthargique, qui n'a presque ni action ni mouvement, qui n'a guères plus de vie qu'il n'en faut, pour prouver qu'il n'est pas mort.

Plongé dans un continuel sommeil, il n'ouvre les yeux à la lumière, que quand quelque sensation douloureuse vient traverser sa tranquillité. Ses maux lui donnent de l'action, et son action paroît à son inquiétude et à ses cris. Ces cris perçants parviennent aux oreilles d'une Mère dont-il a toute l'affection, ils émeuvent ses entrailles; elle accourt à ce tendre fruit de ses amours, elle l'applique à ses mammelles. L'Enfant se tait, il jouit, il se rendort. A moins qu'un nouveau besoin ne vienne l'inquiéter, rien ne sera capable d'interrompre son nouveau sommeil.

Franchissés maintenant avec moi, le trop long espace de l'enfance, pour considérer ce même individu, dans sa jeunesse et dans son adolescence. La Scène est changée, je l'avouë; mais ce n'est que dans les décorations.

Le



Le fond a resté, le sujet n'est que foiblement altéré. On diroit un tableau, qui peint un seul et même personnage, dans des attitudes différentes.

Instruit par ses besoins, éclairé par la manière dont on y a pourvu, désireux de jouir, le jeune homme montre plus de vivacité, plus d'action. Mais d'où lui vient ce surplus? des nouveaux besoins qu'il a contractés. Mile objets divers l'ont frappé, mile objets ont gravé dans son ame des impressions étrangères. Neuf comme il est, son ignorance lui fait regarder ces objets comme nécessaires à sa conservation; Il les désire, il travaille à se les approprier; et si le dégoût les prive de leurs charmes, il ne les abandonne que pour employer ses forces à les remplacer par d'autres. Aussi voit-on que son activité, ne dure pas plus que ses besoins naturels ou factices: dès qu'ils sont satisfaits, il se laisse aller avec non chalance, au penchant favori qui l'entraîne vers le repos. Ce repos est sa première et principale divinité; il semble ne se fatiguer, que pour pouvoir ensuite goûter ses faveurs avec plus de volupté.

Je peux dire la même chose de l'age viril; car l'expérience ne favorise pas moins cette assertion que dans les cas précédents.

Dans cet age, où les organes de l'homme en prenant leur solidité ont aussi pris leur plis, c'est à la multiplicité des besoins factices qu'est due l'activité souvent étonnante qu'on y découvre. Ce qui le prouve bien, c'est que le caractère n'étant plus équivoque, et un besoin dominant pour l'ordinaire tous les autres, l'action est aussi relative à ce besoin principal, et y est dirigée sans interruption.

Enfin dans la vieillesse, où courbé sous le poids des ans et sentant venir la mort, l'homme est forcé de renoncer aux plaisirs bruyants de la vie, c'est le besoin qui, joint à une certaine habitude du travail, entretient les foibles restes d'action qui y paroissent. Il ne conçoit plus de nouvelles idées; il ne fait plus de combinaisons nouvelles: tout en lui, aboutit à se ressouvenir à demi de ce qu'il a été par le passé, de ce qu'il a

fait dans ses jeunes ans. D'ailleurs, les besoins qui lui restent sont presque tous constants et déterminés. Delà l'uniformité qu'on aperçoit dans le train de vie des Vieillards.

Ce n'est donc que le besoin qui peut tirer l'homme de sa léthargie naturelle; ce n'est que le besoin, qui le nécessitant à l'action, développe ses facultés, met son industrie en jeu, et parvient enfin à faire d'un simple animal une créature raisonnable. Or le besoin suppose la sensibilité; et partout où il y a sensibilité, il y a aussi passion. Je vais donc plus loin et je conclus de ces principes, que c'est aux passions que l'ame humaine doit sa force et son énergie, que sans passions l'homme ne seroit rien, ce qui s'appelle rien.

Quoi? Les passions, ce principe trop fécond de nos erreurs, cette source empoisonnée de nos travers, trouvent ici un Apologiste?... Oui, Messieurs, j'ose non seulement en faire l'Apologie; je vais même jusqu'à en faire l'éloge. Je ne crains ni les Sarcasmes du Portique; ni la haine de la superstition. Que le Stoïcien qui veut être tout esprit, et qui n'est le plus souvent que corps, déclame tant qu'il voudra; qu'il enveloppe les chimères de sa Morale dans le plus pompeux verbiage, ses apophtegmes ne m'ébranleront pas. C'est une belle théorie, lui dirai-je; mais elle ne fauroit soutenir l'épreuve de la pratique; elle a un défaut essentiel, c'est celui de n'en avoir aucun.

Encore moins ferai-je attention aux croassemens de quelques esprits puifillanimes, qui, nourris dans la fange de l'opinion, et n'ayant pas un sentiment à eux, prennent l'épouvante à l'ouïe d'une assertion qui n'est pas étaiée de l'autorité de tous les saints Docteurs.

Examinons les passions dans leur essence et dans leur origine; dégageons les de tout alliage qui ne leur est point propre; elles ne présenteront rien que d'innocent, rien que d'utile, rien que de nécessaire.

Elles sont l'instinct de l'homme, les mouvemens et les faillies de sa partie animale, le développement et l'application de sa sensibilité physique.

La

La nature a voulu que l'homme fut capable de plaisir et de douleur; elle a su lui inspirer un amour souverain pour l'un, une aversion insurmontable pour l'autre. C'est la matière première de toutes nos passions. Voilà pourtant, ce que les deux espèces de gens dont nous avons fait mention, prennent pour sujet de leurs clameurs éternelles, ce qu'ils ne cessent de décrier et de noircir.

O Vous, qui avés appris à Vous méfier des charmes de l'illusion, qui avés su Vous affranchir du joug de la superstition, qui rompant le charme du préjugé, êtes parvenu à dégager Votre esprit des entraves qu'il y mettoit, Philosophes! Souffrés que je Vous le demande: est-il rien de plus insensé, rien de plus extravagant que leurs futiles Discours? N'est ce pas injurier la nature, que de la croire capable d'avoir mis dans le cœur de l'homme des sentimens pervers et dépravés? N'est ce pas blasphémer le Ciel, n'est ce pas le taxer de malice ou d'imprudence, que de supposer qu'il lui a donné des affections qui doivent faire sa honte et son tourment? Oh! bien loin de dénigrer les passions, nous ne pouvons marquer trop de reconnaissance à la bonté souveraine qui a jugé à propos de nous soumettre à leur Empire.

En effet, Messieurs, quelle utilité l'homme n'en retire-t-il pas? Ce sont les passions qui le font agir, ce sont elles qui le font penser. Sans elles, éternellement attaché au lieu où le hazard l'auroit fait éclore, également éloigné de la crainte et du désir, privé du sentiment de sa propre existence, ou n'en étant que foiblement affecté, il vivroit sans connoître la vie, il mourroit sans connoître la mort. Il n'y auroit pour lui ni talens, ni Arts, ni Sciences; car qu'est-ce qui le tenteroit à devenir industrieux ou raisonnable?

Mais, ce n'est point assés de dire que les passions sont innocentes et utiles, il faut encore avouer qu'elles sont nécessaires.

Qu'on suppose un homme sans passions: que fera-ce? Une masse industrieusement organisée, une machine sagement construite; mais rien

## XXVIII

de plus. N'ayant nul ressort et nul jeu, à peine méritera-t-il le nom d'automate. Entre l'huitre et lui, il n'y aura de différence que la figure, la triste prérogative d'être plus mal défendu, et apparemment celle d'être plus insensible à sa destruction. S'il m'étoit permis d'être long, je n'aurois qu'à entrer dans l'histoire de l'esprit et du cœur, pour y prendre des preuves inébranlables de ma thèse.

Je montrerois qu'il n'est point d'homme exempt de passions, que le sage a les siennes comme le méchant, qu'elles sont aussi fortes dans le premier que dans le dernier, qu'elles ne se distinguent guères que par leur objet. Je ferois voir que chaque âge a les siennes, que, par exemple, l'enfance est livrée au caprice et à l'emportement, la jeunesse à l'inconstance et aux plaisirs, l'âge viril à l'ambition, la vieillesse à l'avarice. Je dirois que les gens passionnés, ont toujours eu une supériorité décidée sur les hommes froids, et que c'est dans la classe de ces gens passionnés qu'on trouve les inventeurs, les génies, les maîtres du genre humain. Enfin après avoir avancé, sur la foi de plusieurs savans, que c'est l'amour qui a taillé le craïon du premier Peintre, que quelque passion semblable a guidé le ciseau du premier Statuaire, que la reconnaissance a été la Muse qui a inspiré le premier Poëte, que le plaisir en général, a fait trouver les accorde harmonieux de la Musique; je concludrois de tout cela avec un Philosophe moderne; que les grandes passions font les grands hommes, que les passions sobres font les hommes communs, que les passions amorties dégradent les hommes extraordinaires.

Mais je dois être court, et je ne peux par conséquent entrer dans un détail que ne comportent point les bornes qui me sont prescrites. Tout ce que je peux encore faire, est de répondre formellement à l'objection que j'ai proposée plus haut; Ce qui est d'autant plus nécessaire, qu'elle est ordinairement faite par des gens qui ont tout l'ascendant sur les esprits de la foule; qu'elle semble, en plusieurs cas, être secondée par l'ex-  
pericence,

périence, et que, malgré l'évidence des raisons, l'esprit se garde toujours de rendre les armes avant qu'on soit parvenu à lui oter tous ses scrupules.

On dit donc que les passions nous plongent dans l'erreur, quelles nous font méconnoître la vérité. Mais qu'il me soit permis de le demander, est ce l'effet nécessaire des passions? en est ce même l'effet ordinaire? Je ne saurois me résoudre à le croire. S'il arrive que les passions nous égarent, il arrive également qu'elles nous mettent dans le bon chemin: S'il arrive qu'elles nous engagent dans les routes commodes de l'erreur, peut-être arrive-t-il encore plus souvent, quelles nous fassent trouver les sentiers pénibles de la vérité: S'il arrive enfin que, par la précipitation qu'on les voit donner à ceux qu'elles animent, elles nous fassent quelque fois prendre le change, saisir la chimère au lieu de la réalité, et le faux pour le vrai; il n'arrive pas moins qu'elles réussissent à fixer toute notre attention sur un objet, et qu'elles ne nous permettent de le quitter qu'après l'avoir considéré dans tous ses biais. Il y paroît bien à ce que nous découvrons tous les jours dans les hommes passionnés.

Voilà une Coquette dans son air de Volupté, dans sa nonchalance attrayante; voilà comme elle met en usage tout ce que la galanterie a de fin, d'artificieux et d'enchantement pour soumettre à ses appas une imprudente jeunesse, qui ne doit servir que de trophées à son inconstance. Quel art dans l'étalage de ses charmes! quel art dans l'appareil bruyant de ses rendés-vous! quel art dans l'emploi qu'elle fait, de la séduction pour attirer ses amans, de la complaisance pour les retenir, du caprice et de la froideur pour les éloigner! Comme elle fait exercer le droit que lui donne sa beauté de multiplier ses conquêtes! Je ne peux l'envifager sans étonnement, et je ne peux m'étonner de ses ruses, sans être forcé d'avouer la sagacité de la passion à qui elle doit cette merveilleuse habileté.

Voulez vous d'une passion d'une autre espèce? prenez ce Vieillard tout usé, qui, en dépit de sa caducité, passe le jour à parcourir les Carefours de la Ville, et la nuit à faire la revue de son coffre fort. Infatiable

### XXX

de richesses, cet avare connoit tous les moyens d'en acquérir, et il n'en est pas un qu'il ne mette en œuvre avec la dernière dextérité.

L'activité qu'on le voit déployer a sans doute de quoi surprendre; mais on seroit bien encore plus surpris, si l'on pouvoit entrevoir le nombre infini des combinaisons qu'il a du faire, pour donner l'être au Système qui l'a enrichi.

Mais détournés la vue de ce dégoûtant individu, pour la fixer un moment sur ces jolis reptiles, qu'on voit ramper en si grand nombre aux pieds des Souverains. Quelle supériorité n'ont pas ces petits ambitieux dans l'art dangereux de tromper les hommes? Ils veulent avoir l'oreille du prince ou la confiance d'une favorite. Il n'est rien qu'ils n'inventent, il n'est rien qu'ils ne fassent pour y parvenir.

Bien loin d'être arrêtés par les obstacles; ces obstacles ne font que les irriter d'avantage, ils n'en font que plus acharnés à les surmonter. Leur souplesse est au dessus de toute imagination, et il ne leur en coûte rien pour paroître bons ou mauvais, selon que leur fortune dépend du vice ou des apparences de la vertu. Ils ressemblent à ces animaux qui, dit-on, prennent successivement toutes les couleurs. Les nuances du moment ne font jamais les nuances de celui qui doit suivre. Ils font tout excepté eux mêmes.

Je pourrois parcourir ainsi toutes les passions; et en les mettant chacune vis à vis son objet, je pourrois établir à n'en plus douter, que rien n'est comparable à l'activité qu'elles donnent à l'ame, à la sagacité qu'elles donnent à l'entendement. Or si cela est, peut-on dire qu'elles soient par elles mêmes la cause de nos erreurs?

D'ailleurs, se tromper c'est porter de faux jugemens. Mais la passion ne juge point; elle ne fait qu'offrir à l'esprit les objets qu'il doit examiner. Ce n'est donc point la passion, c'est l'esprit qui est en défaut, chaque fois que nous donnons dans l'erreur.

On

On repliquera que les passions nous otent le degré d'attention nécessaire à l'examen des choses, qu'elles ne nous font souvent voir dans les objets que ce que nous souhaitons d'y trouver, que, nous les présentant sous les faces qui nous plaisent, elles nous éblouissent, ou nous aveuglent sur le reste. C'est comme si on vouloit mettre sur le compte des sens, les faux jugemens que nous portons trop légèrement sur leur premier rapport.

Difons mieux; c'est à notre ignorance, c'est aux bornes de notre esprit, c'est à notre paresse et à notre indifférence qu'on doit attribuer toutes nos erreurs. Ces erreurs sont multipliées, j'en conviens; elles peuvent naître dans les momens de la passion, j'en conviens encore. Mais ce n'est point la passion qui les produit. L'homme semble n'être fait que pour errer; et quand on réfléchit un peu sur sa condition, il paroît condamné, à rester attaché sur le puits où s'est retirée la vérité, sans espérance aucune de l'appercevoir jamais. Cependant nous aurions tort de nous plaindre de cette situation; peut-être étoit-il impossible que nous fussions autres que nous sommes. J'ajouterois volontiers qu'il est des erreurs si douces, qu'on ne pourroit que perdre à les troquer contre les tristes vérités, qu'on veut leur substituer; Mais je crains qu'on ne me fasse un crime d'une assertion dont trop peu de personnes sont capables de connoître la solidité. Brisons donc là dessus pour répondre à la seconde accusation portée contre les passions.

On dit encore qu'elles sont la source de nos forfaits, que nous sommes criminels et vicieux par elles. Un reproche si grave ne devoit être fait que sur des preuves sans réplique: Nos antagonistes en ont-ils à fournir?

J'avoue, Messieurs, que les passions ne sont pas sans avoir quelques apparences contre elles; mais heureusement ce ne sont que des apparences, et peut-être ne tiendront elles pas longtems contre la réalité.

L'on

L'on voit des orateurs et des poëtes qui, plus sentés qu'instruits, et plus instruits qu'éclairés, ne savent qu'embelir les lieux communs d'une morale vulgaire. Ils font servir les fleurs de leur réthorique, et les *conceiti* de leur froide verve à noircir les passions; et 'graces à l'imbécillité de l'homme qui préfère toujours le bien dit au bien pensé, ils n'ont que trop de raisons de s'applaudir de leurs succès. Tantot ils mettent à découvert les fourberies d'un avare; tantot, les mensonges d'un flatteur; tantot les infamies d'un petit intrigant; mais c'est en particulier sur l'amour, qu'ils aiment à décocher leurs traits les plus perçants.

Comme cette passion est celle de tous les hommes, comme elle est ordinairement la plus active, comme elle joue le plus grand role dans le monde, il est naturel qu'elle soit plus susceptible d'abus, plus fréquemment accompagnée d'écarts, plus faite à donner prise sur elle. Ils releveront avec un soin extrême tous les parjures qu'elle a fait commettre; et pour qu'il ne manque rien aux ombres de leur tableau, ils ne manquent jamais de faire le long et ennuyeux Catalogue des maux dont elle a été suivie.

Ils iront fouiller dans l'histoire, en remontant jusqu'aux tems les plus fabuleux, jusqu'à ceux qui précédèrent le Déluge d'Ogyges. Ecoutez les. S'ils ne Vous disent point que Troye est réduite en cendres pour les amours d'une femme; s'ils ne Vous font pas voir les eaux du Scamandre teintes du sang de trente héros qui sont morts en voulant venger l'affront fait à un Epoux deshonoré: ils Vous rebattront les oreilles du festin de Thérée, de l'outrage fait à Philomèle, et de la cruelle sensibilité de Prognée. Ils tacheront de Vous attendrir par les pleurs éternels de Biblis et de Myrrha; Ils voudront Vous émouvoir par les fureurs de Médée, par la fin tragique de l'amante de Démophoon, par l'histoire de Phèdre et d'Hippolite. Et ils n'en resteront pas là. Peu contents d'avoir contrôlé les hommes, ils prétendront soumettre à leur censure les habitans de l'Olympe. Ils Vous conteront les travestissements ridicules d'un Jupiter; D'ité plus redoutable par les excès de sa brulante passion que par les

les



les foudres dont les Théologiens du Paganisme ont armé ses impuissantes mains; Ils Vous feront un long récit des foiblesses d'Hercule; Ils Vous endormiront enfin par mille autres traits, puisés dans la Chronique scandaleuse des Dieux et des demi-Dieux.

Quelle reponse faire à ces beaux Sermoneurs?

Faudra-t-il s'armer de Pyrrhonisme, traiter tout cela de légende, s'inscrire en faux contre la réalité des faits? Non, Messieurs, je fais trop qu'on peut m'en opposer un nombre infini d'incontestables, et qu'ainsi je ne gagnerois rien à prendre la négative.

Je veux tout accorder, parceque je peux le faire sans préjudice de ma cause. Oui, j'accorde que dans la passion, l'homme s'est rendu coupable de bien des forfaits, que sa haine a dégénéré en vengeance cruelle, que son amour a été furieux, que son ambition a été lâche, que l'amour des richesses s'est monté en lui au ton d'une sordide et infame avarice. Mais qu'est ce que cela prouve? qu'il n'est rien dont l'homme n'abuse, et que rien n'est plus facile que d'abuser des passions. Or l'abus d'une chose n'en rend jamais l'usage criminel.

S'il falloit condamner tout ce que l'abus rend vicieux, tout ce que le hazard peut rendre dangereux, qu'est ce qui seroit à l'abri de la condamnation.

Bélise danse; un faux pas l'étend par terre; et dans sa chute elle a le malheur de se casser une jambe. Si quelque maladie l'eût privée pour l'heure de l'usage de ses pieds, elle n'auroit point dansé, elle seroit exemte des douleurs cuisantes qu'elle ressent. Dira-t-on pour cela que la Danse est dangereuse, que la faculté de marcher n'est pas un bien, et qu'il vaut mieux être perclus qu'agile?

Orgon est une machine pensante qui ne connoit de vrais biens que ceux de l'Etude. Ses méditations, après l'avoir trainé dans tous les doutes du Scepticisme, l'ont enfin conduit aux bords redoutés d'un Spinozisme affreux. Pour fruit de ses veilles et de ses travaux, il a enfanté un

E

Système

### XXXIII

Système monstrueux, qui sappe tous les fondemens de la Religion et de la Morale. Dira-t-on que l'étude est un mal, et que l'homme devrait rester ignorant? Pour avoir causé bien des incendies et réduit des millions de personnes à la dernière extrémité, le feu n'en est pas moins une substance utile à la terre, une substance absolument nécessaire à notre conservation. Pour avoir souvent inondé nos champs et détruit l'espérance de nos moissons, l'eau n'en est pas moins le principe de la fertilité de nos Campagnes. Disons donc, pour détromper ceux à qui le seul nom de passions semble faire peur, que le dérèglement n'y est point nécessairement attaché, que si elles sont la cause de nos vices, elles sont aussi la cause de nos vertus.

Toutes les passions ne sont que des applications de l'amour, et de la haine. Ne peut-on pas aimer ou haïr sans crime?

Il est permis de haïr le vice; et il y a une infinité d'objets aimables que le devoir veut que nous aimions.

L'homme pieux aime son Dieu, la Mère aime ses enfants, le fils aime son Père, l'ami aime son ami, l'amant aime sa maîtresse, le Philosophe aime tous les hommes; L'amour est un devoir à eux tous, ils ne peuvent y manquer sans se rendre coupables.

Il est permis d'aimer les richesses, il est permis d'aspirer aux honneurs, il est permis de haïr l'ennemi de sa Patrie, il est permis de se venger d'un injuste agresseur.

Cela ne prouve-t-il pas que les passions sont indifférentes en elles mêmes, et qu'elles ne deviennent vicieuses ou criminelles que par la manière de leur développement, ou par les objets sur lesquels elles s'exercent.

J'ai déjà insinué qu'on pouvoit les comparer aux sens; elles ne sont en effet que les sens de l'âme, et ne sont pas moins innocents que ceux du corps. Comme on ne sauroit accuser ceux-ci de séduction, on ne peut point non plus en taxer les premiers,

Pour

Pour mieux faire sentir la justesse de la comparaison, examinons ce qui se passe dans l'homme à l'instant que la passion se met en mouvement.

Quand quelque objet vient nous frapper, ou que le souvenir de ce même objet vient se retracer à notre esprit, nous ne sommes pas longtemps à décider, s'il nous est indifférent ou non, s'il nous plaît ou s'il nous déplaît. Ce jugement qui n'est au fond qu'une sensation, est le premier pas de la passion qui s'échauffe; c'est une marque certaine, que le cœur, selon les impressions agréables ou désagréables que nous a fait éprouver l'objet, se dispose à le rechercher ou à le fuir.

Si nous n'étions que passionnés, nous nous livrerions toujours sans réserve à ces impressions; Mais nous pouvons et nous devons être raisonnables. Dieu a mis en nous la raison; et pourquoi? Certainement pour que nous fussions en état de peser et d'examiner; pour que nous eussions quelque chose qui fit équilibre avec les passions.

C'est donc une obligation à elle de paroître dans l'instant périlleux, où l'énergie de la passion va se déployer. C'est une obligation à elle d'examiner l'objet, de voir s'il est utile ou non, licite ou prohibé, digne d'amour ou de haine; si par conséquent nous devons nous livrer aux mouvemens passionnés qu'il nous inspire. Si trop indolente à remplir les devoirs de sa charge, elle néglige de faire cet examen, son tort est avéré, elle est inexcusablement coupable; si elle examine mal, elle est encore en faute, et en même tems qu'elle est forcée de passer condamnation contre elle même, cet arrêt fait l'apologie du cœur, et justifie les passions.

O Vous qu'un zèle indiscret porte à charger un innocent des crimes d'un coupable! qui faites d'inutiles efforts pour arracher du cœur de l'homme des passions dont Vous êtes Vous mêmes les victimes! Cessés de faire tort à Votre pénétration. Sachés une bonne fois, que les passions ne sont point ce que Vous imaginés, des animaux farouches qu'il faille toujours mener avec une verge de fer, qu'on ne puisse caresser sans crime, qu'on ne puisse laisser vivre sans danger.

Vous ne prétendrés fans doute pas que, pour régner en paix, un Roi doive exterminer ses Sujets; Eh bien! n'exigés pas non plus que pour conserver ses Droits, la raison prive la passion des siens.

Pour tout dire en un mot; Vouloir détruire les passions c'est le projet d'un forcené; vouloir leur obeir aveuglément, c'est le comble de la folie: favoir les régir et les gouverner c'est la preuve de la Sageffe.

J'aurois ainfi démontré l'innocence, l'utilité, et la nécessité des passions: Je les aurois lavé des imputations odieuses, qu'on se plaint à leur faire. Il me reste à établir que la plus belle de toutes, celle dont on peut se promettre les plus beaux effets, est *l'amour de la gloire*.

Je veux le montrer tant par les faits que par le raisonnement, et je vai tacher de m'exécuter avec toute la briéveté possible.

Ici les preuves de raisonnement n'ont pas la moindre difficulté, parce qu'on n'y trouve rien d'équivoque. Tout revient à expliquer les termes, à mettre les idées dans le jour le plus propre à les faire appercevoir.

La gloire est une chose qui se trouve hors de l'homme; mais, pour être solide et vraie, il faut qu'elle ait en lui son fondement.

Elle est à lui, puisqu'il l'a acquise et qu'on ne peut la lui oter fans injustice; elle ne lui appartient point, puisqu'il n'est pas le Maître d'en disposer. C'est un fief qu'il tient de notre opinion à qui il en doit faire hommage comme à son Seigneur Suzérain.

Elle paroît quelque fois aux marques extérieures de Dignités, aux honneurs dont quelqu'un est revêtu. Cependant, un barbet fut, dit-on, Vice-Roi de Norvègue, un Tyran de Rome accorda les honneurs de la sépulture à son Corbeau et lui fit de magnifiques funeraillies. Cela fait assez comprendre, que ces signes sont souvent incertains, qu'ils peuvent devenir trompeurs. Bien plus sur est-il de consulter sur ce point la voix du Public, qui, aiant un intérêt différent de celui des particuliers, ne manque jamais de juger les hommes avec impartialité, quand il a eu l'occasion de s'instruire.

Mais

Mais qu'est ce enfin que la gloire et qu'est ce qu'en fera l'amour ? Je dis, Messieurs, que la gloire n'est autre chose, que l'idée avantageuse qu'a le Public de nos perfections, le témoignage authentique et non équivoque qu'il nous en rend. Par conséquent, l'amour de la gloire sera nécessairement le désir vif, impétueux et pétulant d'enlever les suffrages du Public, de mériter ses applaudissements, et, si je peux m'exprimer ainsi, d'envahir l'Empire de l'estime.

Cette envie, ce désir, cet amour est sans doute un fruit de l'éducation qui a su diriger notre sensibilité vers l'objet factice qu'on nomme la réputation. Mais, les ames bien nées s'ouvrent facilement à ses instructions, elles les reçoivent avec docilité, elles les mettent en pratique avec la plus noble ardeur.

Pour venir maintenant à mon but, la seule idée que j'ai donnée de l'amour de la gloire, ne suffit-elle déjà pas à faire entrevoir ce qu'on peut se promettre de cette excellente passion ?

Sans avoir une grande expérience du monde, l'homme a pu observer, que l'intérêt pris généralement, est la règle de tous les jugemens qu'on y porte. Cela est vrai des particuliers; cela est aussi vrai du Public. L'estime n'est donc accordée qu'à ceux qui ont su l'interresser. Or comment réussit on à le faire ? Le Héros l'interresse par ses actions, le Génie par ses productions, l'homme de bien par ses vertus.

Si l'on y réfléchit, cela met en évidence que les faveurs de l'approbation générale sont dispensées à tout ce qui est grand, à tout ce qui est neuf et vrai, à tout ce qui est beau, mais surtout à ce qui est utile. Tels sont en effet les objets de l'admiration publique: tous les autres sont comptés pour rien.

Le grand suppose de grandes combinaisons, une grande attention, de grands efforts, et il élève l'ame; le grand est approuvé. Le neuf exige de l'esprit et il surprend; il est approuvé. Le vrai fait preuve de réflexion et il charme; il est approuvé. Le beau exige du gout et il en

### XXXVIII

traine; il est encore approuvé. Mais c'est l'utile qui annonce de la folie, qui est toujours approuvé et recherché par préférence. Heureux qui fait réunir tous ces avantages! heureux surtout quiconque vise toujours au grand, au vrai et à l'utile! Ce qui n'est marqué qu'au coin de la frivolité n'est point fait pour réussir, on ne peut se promettre que des succès passagers. On s'en soucie peu, et l'on doit peu s'en soucier.

Ce fameux Conquérant de l'antiquité que vouloit imiter Charles XII. vit un jour un homme, qui par l'exercice le plus constant et le plus opiniâtre, étoit enfin venu à bout de jeter avec une adresse surprenante des grains de millet à travers le trou d'une aiguille. Alexandre ne manqua pas d'admirer l'adresse peu commune de cet homme; Mais quelle récompense accorda-t-il à son mérite? Une récompense vraiment digne d'un si grand Prince; il lui fit donner un boisseau de millet.

Le public ne pense pas autrement qu'Alexandre. Il veut que l'homme qui prétend à son estime, soit par ses actions soit par ses idées, se prescrive la loi, de donner à tout une forte teinte d'importance.

Ce qui n'est ni considérable en soi même ni considérable par ses suites, quelque peine qu'il ait coûtée, quelques efforts qu'il ait exigés, est relégué sur le champ dans la classe des graves puérités; on le défavoue hautement, on ne le paie que de mépris. Il arrive pourtant quelquefois que le frivole plaît, surtout quand il est accompagné du neuf et du beau; Mais les graces de la nouveauté passent bientôt, et la beauté seule ne fait guères sensation qu'un moment. On ne sauroit donc faire fonds sur une réussite qui passe si rapidement. Si l'on court à un histrion, si l'on court à un Saltinbanque, je veux croire qu'on le voit d'abord avec plaisir, qu'on le trouve divertissant, qu'on en rit; Mais une seconde fois on ne rit déjà plus qu'à demi, on sent qu'il peut ennuyer; et la troisième fois l'on n'y tient plus, l'on en est excédé.

Cette connoissance une fois acquise, l'homme animé du vif désir de la gloire fait d'abord à quoi s'en tenir, il apprend ce qu'il a à faire pour  
se

se mettre en possession de l'objet de ses desirs. Il se choisit les modèles les plus accomplis; il les imite avec un empressement digne de sa passion; il entre avec joie dans leur carrière, et la fournit au gré de l'univers dont il emporte les suffrages.

Dédaignant jusqu'au médiocre il vise toujours au grand, il cherche à l'obtenir par des moyens qui lui sont proportionnés, et qui par cette raison, ne manquent jamais d'être plus surs. O le ravissant spectacle que celui des grands hommes que possède le désir de l'estime!

Ici c'est un héros que le devoir appelle au combat. Il n'y court point; il y vole. Il sembloit attaché à la vie par les liens les plus forts; mais rien ne peut retenir sa bouillante vertu. Il seroit fâché de ne pas être vu le premier dans le chemin de la gloire. Il s'arrache à sa Maitresse, et à ses jeux; aux embrassemens de ses amis, et de ses proches; il va se précipiter dans les bataillons ennemis; il y répand la terreur en y donnant la mort, il cherche le trépas dont-il est avide, et ne console de n'avoir pu le trouver, que dans l'espérance, qu'il pourra encore offrir son bras à sa patrie, et lui donner de nouvelles preuves de son incomparable valeur.

Là c'est un Sage qui dans le silence d'une tranquille retraite, travaille à éclairer l'humanité. Vous croiés peut-être un pédant qui, à force de converser avec les morts, est enfin parvenu à se rendre insupportable aux vivants; Mais non. C'est un homme aimable, enjoué, sociable, qui a découvert tous les ridicules du Siècle et qui les a heureusement évités. Qu'est ce qui lui donne l'air si pensif? De quoi son esprit est-il occupé? Ce n'est assurément ni des billevezées de la Méthaphisique, ni de la composition d'un sonnet ou d'une chanson, ni de l'Etymologie de quelque mot suranné, ni de la forme des chaufes Romaines.

Toutes ces doctes babioles, il les laisse aux descœuvrés, qui, pour mieux tuer le tems, se tuent à défendre l'optimisme, à fureter tous les Vocabulaires Grecs et Latins, à parcourir tous les bouquins où ils soupçonnent quelques vestiges de l'antiquité. Son grand objet tend à

con-

connoître l'homme autrement que par la figure, à découvrir le meilleur Système de Législation, à rendre ses concitoyens plus vertueux et plus heureux, à rendre, s'il étoit possible, tous les hommes meilleurs.

Je place comme Vous voïés le héros paisible à coté du héros guerrier; Mais c'est sans décider lequel des deux a plus de droit à notre estime. J'indique seulement, que, pour entrer dans des chemins différens, ils n'en ont pas moins le même objet, et qu'ils n'en travaillent pas moins à cet objet avec la même ardeur. L'un étonne par son mépris de la mort; l'autre par son mépris des aïses et du repos. L'un se fait admirer par la force de son bras, l'autre par la supériorité de son esprit. Enfin si les Lauriers du premier sont dangereux à cueillir et couverts de Sang et de poussière; ceux du second ont été difficiles, et ils réjouissent le monde entier. Et qui ignore qu'Archimède a défendu Syracuse contre les efforts de Marcellus?

C'est sans doute la raison pourquoi tous les grands Capitaines ont aimé les Savans, ont eux mêmes fait profession des Sciences. C'est la raison pourquoi l'histoire, après avoir fait le récit de leurs exploits, n'oublie point de les montrer dans leurs Cabinets, cultivant les lettres et vivant avec les Lettrés dans un heureux commerce d'esprit et de raison. On ne nous parle point de Périclès, sans nous faire en même tems connoître Aristophane; On ne nous parle point d'Alcibiade, sans dire qu'il fut l'élève et l'intime de Socrate.

Ceux qui, contens de l'expérience du jour, ne se sont jamais inquiété de ce qui fut jadis, demanderont peut-être, si l'on a bien des exemples de ces hommes à passions que le désir de la gloire porte à de si grandes choses. Je leur répondrai que, pour l'honneur de l'humanité, on en a suffisamment à leur proposer.

Ouvrez l'histoire de Grèce et de Rome. Quels noms se présentent à ma vue! Là je vois les Thémistocle, les Pausanias, les Epaminondas, les Trasibule, les Philopémen; et à coté d'eux Homère et Hésiode, Sophocle



Sophocle et Euripide, Platon et Aristote. Ici j'apperçois les Horaces, les Décus, les Régulus, les Fabius, les Fabricius, les Scipions, les Caton, les Pompée, les César; et vis a vis d'eux, Horace et Virgile, Saluste et Tite-Live, Tacite et Ciceron.

Tous ces illustres ont fait de la gloire leur idole: ils ont tous vécu pour elle; plusieurs d'eux sont morts en la cherchant. Et quelle a été leur recompense? La gloire elle même a eu soin de faire graver leurs noms, leurs exploits, leurs talens, au temple de l'immortalité!

Si j'affecte, Messieurs, de ne nommer que des héros de l'Antiquité, et principalement ceux qui sont nés dans les heureuses contrées et dans les beaux jours d'Athènes, de Lacédémone et de Rome; ce n'est pas que je regarde le territoire de ces fameuses Villes comme l'unique sol des grands hommes. Je sai trop qu'il n'est point de país qui ne soit capable d'en produire, qu'il n'est point de país qui n'en ait produit, et qui n'en produise encore. La vertu est de tous les ages, et le mérite n'est étranger nulle part. J'aurois pu nommer un Charles Quint et un François I, un Montécuculi et un Spinola, un Orange et un Vendôme, un Eugène et un Villars, un Marlborough et un Boufflers, un Descartes et un Newton, un Leibnitz et un Gallilée, un Locke et un Montesquieu.

J'aurois pu également parcourir les hommes qui se distinguent aujourd'hui dans la République des Lettres: Surtout j'aurois pu faire le Catalogue de tant de valeureux dont les noms célèbres ont grossi l'histoire des massacres fameux, dans la guerre que nous venons de finir si glorieusement. J'aurois pu vous décliner tous les braves guerriers qui ont combattu pour nous sous FRÉDÉRIC le Prince des Héros, sous Henri notre amour et notre gloire, sous Ferdinand l'Emule de FRÉDÉRIC. J'aurois enfin pu réciter avec éloge les noms de ceux qui, fidèles à leur devoir et à leur patrie, ont combattu contre nous, sous des Généraux dont la réputation se conservera aussi longtems, qu'il y aura des hommes capables de sentir le mérite.

Pourquoi donc me suis-je tu sur ceux ci et que je ne rapporte que la moindre partie des premiers? En voici la raison. Je ne voulois qu'alléguer



quelques exemples et je les ai pris comme ils se font présentés: je voulois éviter de paroître partial, et j'ai pris ceux qui étoient les plus éloignés de moi.

J'espère ainsi qu'on me m'accusera pas de vouloir dire avec un Auteur: qu'il n'y a plus de César aujourd'hui, puisque nous ne pleurons plus, comme lui, devant le buste d'Alexandre. Si je chéris les grands hommes de l'antiquité, l'admiration qu'ils m'inspirent ne me fera jamais commettre injustice envers mes contemporains. Je sai qu'on a vu de simples Grénadiers, pleins d'un enthousiasme militaire, tirer leurs Sabres et les éguifer sur le Mausolée d'un des grands Généraux de notre Siècle. Et cette action ne vaut-elle pas les pleurs de César?

A ce que j'ai avancé pour prouver que l'amour de la gloire est la plus belle des passions, je ne peux m'empêcher d'ajouter une remarque qui ne paroitra peut-être point déplacée: C'est, que pour parvenir à leurs buts, les grands hommes qui sont excités par l'amour de la gloire, emploient souvent des moyens extraordinaires, des moyens qui paroissent extravagans aux esprits foibles, et qui ont peine à gagner leur approbation, lors même que le succès les a justifiés. C'est la passion qui en est cause: c'est son œil qui voit à découvert ce que le froid bon sens ne sauroit même soupçonner. Trop ardente pour pouvoir suivre les routes ordinaires de l'esprit humain, elle s'en fraie de nouvelles; elle trouve des passages dans les lieux les plus difficiles et les plus dangereux; elle laisse les chemins battus à ceux qui ne font pas faits pour aller loin. Sa maxime favorite est, que la témérité vaut ordinairement beaucoup mieux qu'une scrupuleuse prudence.

Pour conquérir le monde, Alexandre a besoin de s'affurer de ses Soldats: il attaque la vertu de sa Mère et se dit fils de Jupiter Ammon. Pour délivrer la France du joug des Anglois et rappeler son Roi à lui même, une servante de cabaret prend la male résolution de se dire pucelle et inspirée. Le Roi de Suède veut porter la guerre dans le païs de ses ennemis; l'hyver vient lui batir un pont de glace sur le Sund. Gustave sans songer au danger, le passe avec son armée, pénètre et exécute son dessein avant qu'on ait pu le prévoir.

Cette

Cette remarque ne sert pas peu à constater l'excellence du désir de la gloire. Elle ne laisse plus aucun doute sur les espérances qu'on peut toujours concevoir de ceux qui en sont dominés, quand le hazard ou les circonstances ne s'opposent point à leur ardeur. Car, pour le dire en passant, il arrive quelquefois qu'un homme avec les meilleurs intentions, avec la plus grande capacité, se voit réduit à enfouir ses talens, faute d'occasions de les faire valoir.

Je ne dis plus qu'un mot avant d'en venir à la conclusion. La passion de la gloire n'est jamais tardive dans les cœurs où elle doit prendre. C'est une plante précoce qui pousse vite, et qui est bientôt chargée de fleurs et de fruits, à moins qu'elle ne soit étouffée par quelque vice de la constitution civile. La jeunesse de César annonçoit déjà à Rome ce qu'il deviendroit un jour : Sa seule démarche, disoit un connoisseur, devoit apprendre aux Romains à se défier de lui. Caton étoit encore Enfant, lorsque, outré des proscriptions de Sylla, il vouloit armer sa foible main de l'épée de son Gouverneur et la plonger dans le sein du Tyran.

Tant-il est vrai que, comme dit Boileau,

*„ Dans les ames bien nées*

*„ La vertu n'attend pas le nombre des années.*

Mais, si cette passion est si belle, si elle produit de si beaux effets, tous les soins d'un sage Législateur ne doivent-ils pas être tournés vers elle? Ne doit il pas chercher à l'allumer dans tous les cœurs? . . . Ce n'est qu'en travaillant à l'inspirer à ceux qui lui sont soumis, qu'il peut venir à bout de faire preuve de Sagesse et montrer qu'il est digne de dominer les hommes; ce n'est qu'en sachant l'inspirer, la manier avec adresse, la faire agir à propos qu'il pourra se flatter de faire des citoyens vertueux. Et qu'on ne demande point de quels moïens il pourra se servir? De la manière que sont faits les hommes, toujours soumis à leur intérêt et ne cessant de se modérer sur ceux qu'on croit capable de donner le ton, il est aisé d'en appercevoir deux également aîlés et furs. L'un est l'exemple, l'autre la récompense.

Quel sujet Messieurs, quel sujet n'avons nous pas d'admirer, d'aimer d'adorer le grand Prince auquel nous avons le bonheur d'obéir ! Orné de tous les talens, environné de toutes les espèces de gloire, au point de nous avoir mis dans l'heureuse impossibilité de le louer ; ou trouveroit on, je ne dis pas un plus excellent, mais un pareil modèle de perfections ?

O Connoisseur qu'il est du mérite, puisqu'il n'est aucun mérite qu'il ne réunisse en lui : où chercheroit-on un meilleur juge ? Enfin grand, généreux ; bienfaisant comme il est, de qui attendroit on des récompenses plus belles, des distinctions plus marquées, des graces dispensées d'une manière plus flatteuse ?

O mes Compagnons et mes amis ! jeunesse qui faites aujourd'hui l'espérance de la Patrie, et qui pouvés un jour en faire toute la joie ! Venés, voités, imités !

Songés que sous le règne de FRÉDÉRIC, sous ce règne à jamais mémorable dans les fastes de l'Europe, l'indolence est un vice, la frivolité un crime, l'indocilité une infamie. N'est ce pas pour être initiés dans les mystères de la sagesse, que Vous avés demandé l'entrée de ses temples, que Vous êtes maintenant assis dans son Sanctuaire ? Eh bien ! la Sagesse Vous impose la nécessité du travail, de l'application, de l'ardeur. Prouvés donc que Vos cœurs se sont ouverts à ses leçons, qu'ils ont adopté ses préceptes, qu'ils aiment à suivre ses maximes.

Tandis que FRÉDÉRIC dans le cours d'une vie également belle, longue et fortunée, instruira le monde par ses écrits, l'éblouira par ses Vertus, l'étonnera par ses travaux et ses Victoires, montrons par nos efforts, qu'épris des charmes de la gloire, nous voulons le suivre dans la route qu'il nous a tracée, que nous voulons nous rendre dignes de Lui.

En un mot, en dirigeant toutes nos vûes du coté de l'estime publique, arrachons à l'Univers l'aveu sensible et flatteur, que, si Frédéric est le meilleur des Rois, nous, nous sommes les meilleurs de ses sujets

F I N.

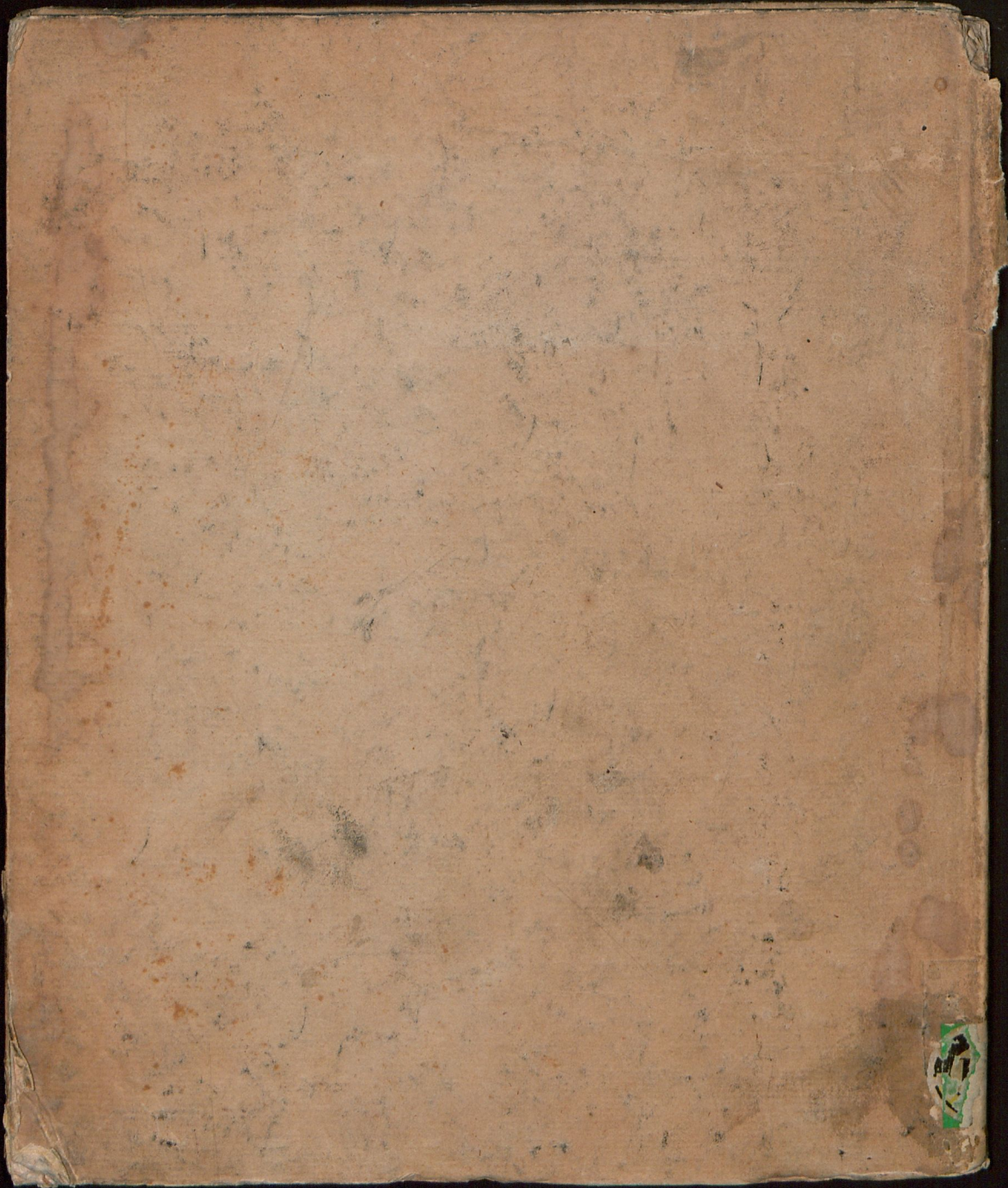




Fc 1319 4°

\$

MC





# DEUX DISCOURS

L'UN

SUR LES

## DOUCEURS DE LA PAIX

L'AUTRE

SUR LES PASSIONS EN GÉNÉRAL  
ET SUR L'AMOUR DE LA GLOIRE  
EN PARTICULIER.



A HALLE

DE L'IMPRIMERIE DE CHRISTOPHLE PIERRE FRANCKE.

MDCCLXIII.

